

BAROQUE

## Baroque

6 | 1973

Actes des journées internationales d'étude du  
Baroque, 1973

---

# Aperçus sur la crise morale dans l'Italie du Concile de Trente à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle

Geneviève Duval-Wirth

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/baroque/431>

DOI : 10.4000/baroque.431

ISSN : 2261-639X

### Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

### Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 1973

ISSN : 0067-4222

### Référence électronique

Geneviève Duval-Wirth, « Aperçus sur la crise morale dans l'Italie du Concile de Trente à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle », *Baroque* [En ligne], 6 | 1973, mis en ligne le 15 mars 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/431> ; DOI : 10.4000/baroque.431

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Aperçus sur la crise morale dans l'Italie du Concile de Trente à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle

Geneviève Duval-Wirth

---

- 1 « Seicol negro »<sup>1</sup>, « secoletto miterino »<sup>2</sup>, « secola degli ammazzati »<sup>3</sup>, les étiquettes infamantes n'ont pas manqué au Seicento, mais nous ne citerons que celles-là. Sans vouloir pour autant emboîter le pas à la meute de ses détracteurs ni rouvrir la querelle, qui a fait long feu, d'un siècle voué aux gémonies par des générations de critiques, délaissant à dessein le recensement de ses vertus et des réalisations nombreuses qui ont contribué, grâce à d'ardents thuriféraires, à lui rendre un peu de dignité, nous voudrions tenter d'étudier la crise qui affecta dans son ensemble cette époque de mutation, « girandola dei pazzi »<sup>4</sup>, monde à l'envers, nef des fous, ou creux de la vague, nous n'avons que l'embarras du choix !
- 2 Nous nous efforcerons donc de voir les composantes des forces sociales qui déterminent la psyché afin d'inventorier les répercussions psychologiques des problèmes politiques, économiques et sociaux et d'éclairer les formes spécifiques de la répression. La tâche n'est pas facile, car, d'une part, peu de documents sont mis à jour, certains ont été subtilisés, d'autres brûlés au cours d'incendies successifs, ou détruits avant l'arrivée de Bonaparte en Italie. Quant aux documents de la culture officielle, nous les utiliserons avec beaucoup de circonspection, nous souvenant des premières pages de *l'Abbesse de Castro*<sup>5</sup> où Stendhal n'hésite pas à déclarer : « La première chose à faire, lorsqu'on veut connaître l'histoire de l'Italie, c'est de ne point lire les auteurs généralement approuvés ; nulle part, on n'a mieux connu le prix du mensonge, nulle part, il ne fut mieux payé ».
- 3 De plus, cette période eut ses farouches détracteurs et aussi, récemment, des défenseurs exagérément zélés. Cesare Cantù, pour nous limiter à quelques noms, dans ses *Ragionamenti sulla storia lombarda del XVI<sup>e</sup> secolo*, avance la thèse de l'acceptation de la « servitù : « Negli animi, niun altro sentimento che un imbelli timore, niun'altra lezionecche quella della sottomissione e della vigliaccheria onestata col nome di prudenza »<sup>6</sup>. Et les historiens qui acceptent cette hypothèse ajoutent qu'après l'expulsion

des Maures d'Espagne en 1609, il n'y avait pas plus de 6 millions d'habitants en Espagne, moins que dans le Royaume de Naples, et qu'en Lombardie il n'y avait que 4.000 hommes d'armes, mal équipés et possédant peu de munitions, concluent qu'il était facile et possible de se soulever et que l'Espagne resta en Italie avec l'approbation du Clergé, de la noblesse et du peuple. Ils contestent également aux soulèvements de Naples, Messine, Palerme leur caractère révolutionnaire, et n'y voient que « rivolte di gente affamata »<sup>7</sup>. Masi, dans *La vita italiana del Seicento*, insiste sur l'idée de lâcheté : « L'Adone è il vero poema della voluttà sentimentale, dissimulata sotto il velo ipocrita dell'allegoria, il poema della pace, dell'ignobile pace dell'Inquisizione, del gesuitismo e della dominazione spagnola »<sup>8</sup>. Ce sont les « *diaristi* » et les auteurs « poco attendibili », selon l'expression consacrée par la critique officielle qui se voile facilement la face, que nous interrogerons de préférence.

- 4 L'atmosphère du siècle de la Contre-Réforme ne peut s'expliquer qu'en remontant aux prodromes de la réaction catholique, c'est-à-dire, d'une part, avant le Concile de Trente, et d'autre part, avant le traité de Cateau-Cambrésis.
- 5 Avant 1550, l'Europe est profondément déchirée sur le plan politique, économique, culturel et religieux. C'est la désintégration définitive de l'empire de Charles-Quint. Son abdication ébranle l'Europe entière. Néanmoins, bien qu'on ait coutume de dire qu'après la chute de Florence, la liberté de l'Italie est définitivement compromise, c'est seulement trente ans plus tard que la domination espagnole s'installe sur la péninsule (Paul III fit une opposition acharnée à Charles-Quint, sa mort, en 1534, avait provoqué une joie délirante à la Cour d'Espagne) à Milan, Naples, l'île d'Elbe, l'État des Présides (qui permettait de contrôler toute la partie Nord de la Mer Tyrrhénienne), en Sicile et en Sardaigne, c'est-à-dire sur la moitié de l'Italie !
- 6 C'était le jeune et valeureux Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, qui avait décidé de la victoire à Saint-Quentin, sur l'amiral de Coligny. L'Espagne croyait avoir en lui un allié sûr ; elle se trompait. Le duc, alors âgé de dix-sept ans, avait participé à la guerre pour gagner l'indépendance du Piémont et une fois restauré dans ses États, il pratiqua, ainsi que ses successeurs, une politique indépendante.
- 7 Du côté de la Toscane, l'Espagne n'avait pas d'inquiétude à avoir : Cosme I qui en avait obtenu Sienne était de ce fait lié à elle par la reconnaissance et le souci de son intérêt immédiat.
- 8 Les Farnèse à Parme, les Este à Ferrare et les Gonzague à Mantoue étaient trop faibles pour tenter une politique indépendante. Gênes ? On pouvait espérer qu'elle se tiendrait tranquille après avoir récupéré la Corse. La paix était signée, mais cela ne signifiait pas pour l'Italie calme et prospérité. Le péril turc était toujours menaçant. En 1516 et 1518, les Turcs s'étaient emparés de Tunis et d'Alger. En 1529, ils étaient arrivés jusqu'à Vienne. En 1593, la Turquie réapparaît sur le Danube et lutte contre les Habsbourg pendant plus de dix ans. Les Turcs ravageaient fréquemment les côtes tyrrhéniennes, pillant, violant, enlevant hommes et femmes qu'ils emmenaient en esclavage<sup>9</sup>. Et même après la victoire de la chrétienté à Lépante, en 1571, ils continueront leurs incursions au XVII<sup>e</sup> siècle, remplissant les « *Diari* » d'épisodes sanglants. Les chrétiens kidnappés étaient contraints d'apostasier. S'ils échappaient, ils tombaient sous le coup de l'Inquisition et étaient traînés devant les tribunaux comme renégats. C'est ce qui arriva en 1616 par exemple : un vaisseau turc ayant échoué à Ostie, des « *christiani rinegati* » se réfugièrent dans les bois

avoisinants. Arrêtés et conduits à Rome, on découvrit leur véritable identité, « e cosi, furon mandati in galera » conclut le chroniqueur romain, Giacinto Gigli<sup>10</sup>.

- 9 Du point de vue économique, il ne faut pas oublier que l'Italie avait été en guerre pendant plus d'un demi-siècle. La misère et les dévastations étaient immenses. L'Italie avait joué un rôle médiateur d'échanges entre les marchés étrangers, elle avait été prêteuse de transports maritimes, mais la fermeture des ports du Levant, la montée des marines nationales européennes et le trafic outre-atlantique épuisent peu à peu ces sources de revenus. Les États européens s'équipent de manière moderne et vendent leurs produits à de meilleurs prix. Ainsi l'Italie perd ses marchés extérieurs. Entre le Nord et le Sud, jouait jusque-là la complémentarité (c'est-à-dire que les produits agricoles du Sud allaient vers le Nord qui lui envoyait ses produits industriels). Mais, quand au Nord, l'investissement des capitaux passa du commerce à la terre, cet échange cessa et il s'ensuivit une émigration en masse des éléments les plus actifs.
- 10 Enfin la grande navigation atlantique rendit inutile le rôle des intermédiaires italiens entre les escales d'Orient et d'Occident et Lisbonne et Séville se substituèrent à Venise. La Méditerranée perd son caractère de voie de communication entre Orient et Occident pour devenir une sorte de « lac intérieur » pour reprendre l'heureuse formule d'Alberto Tenenti, parcouru par des pirates barbaresques et par les Turcs auxquels seuls peuvent s'opposer victorieusement les vaisseaux hollandais. Le grand commerce s'étend, et l'Italie en est exclue, au Nouveau Monde espagnol et à l'Océan indien portugais. Mise à l'écart des grands trafics européens, l'Italie dont l'équipement économique avait été édifié pour être l'intermédiaire du commerce continental s'écroule. Ajoutons à cela ce que Fanfani appelle la « révolution des prix » due à l'afflux d'or et d'argent des terres récemment découvertes au-delà de l'Atlantique<sup>11</sup>. L'Europe est en effet inondée par des métaux américains, spécialement par le métal blanc. Une hausse des prix se manifeste en Espagne, après le traité de Cateau-Cambrésis, consécutive à la dépopulation provoquée par l'exode massif des meilleurs éléments, entre autres ceux qu'on a appelés les « moriscos »<sup>12</sup>, des émigrants attirés vers le nouveau monde par l'appât du gain (sorte de ruée vers l'or avant la lettre), de l'éloignement des soldats disséminés sur tous les champs de bataille de l'Europe, du déclin consécutif de l'agriculture et de l'industrie. De plus, l'Espagne était obligée à une exportation intensive vers ses colonies qui ne possédaient pas de production autonome. Cette inflation ne fera que s'accroître et se généraliser au xvii<sup>e</sup> siècle provoquant une flambée de soulèvements dans différents pays d'Europe qui auront de graves répercussions en Italie.
- 11 Le morcellement entrave le commerce ; c'est une constatation fréquente sous la plume des voyageurs. Ainsi, l'évêque anglican, Gilbert Burnet, en voyage à Florence en 1685, écrit :

Vous devez savoir que chaque État a sa monnaie particulière, qui est distinguée de celle de son voisin, ce qui semble que les Vénitiens devraient empêcher, parce que cela empêche le commerce.<sup>13</sup>

Les entraves proviennent aussi de l'Inquisition. Il était en effet interdit d'établir des contrats commerciaux ou d'affaires avec des hérétiques déclarés ou non. Contre quoi le Parlement sicilien proteste en ces termes :

[...] quelli che contrahiranno bona fide cum tali persuni (c'est-à-dire des hérétiques non déclarés) li quali al tempo e lo contracto su reputati comunimenti per Christiani, che li siano pagati lor debiti, et servati loro contracti ; perche altramenti si impachiria lo commercio et negotiationi, in lo dicto Regno.

(c'est-à-dire dans le Royaume de Naples)<sup>14</sup>. Le commerce périclité donc et devient une activité déshonorante. Auparavant, les marchands jouissaient d'une grande considération (il suffit de penser à la Toscane et aux industriels Florentins du Trecento et du Quattrocento). Puis intervinrent, dans les pays d'influence espagnole, des lois qui déclarèrent déchu de tout titre nobiliaire les nobles exerçant une activité commerciale. À Milan, on excluait les négociants du Conseil d'État<sup>15</sup>, cela sous l'influence de la noblesse espagnole qui considérait tout travail comme déshonorant et ignoble, au sens étymologique du terme. On note la même régression à Rome : le commerce est laissé aux étrangers et à la plèbe.

- 12 Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les disettes sont fréquentes. Ainsi, en 1583, on meurt de faim dans toute l'Italie ; on tue pour un morceau de pain. Une des conséquences des famines fut, à Naples, le soulèvement populaire du 5 mai qui était une protestation contre la décision scandaleuse d'envoyer en Espagne plus de 400.000 « tomoli » (un « tomolo » = 45 litres) de blé, à tel point qu'on ne savait plus où le mettre, ce qui amena un beau bénéfice aux barons qui profitèrent de la disette pour vendre leurs réserves au prix fort. Trente-sept personnes furent arrêtées. On rasa la maison de l'apothicaire accusé d'avoir fomenté la rébellion et à l'emplacement, on érigea un monument comportant autant de niches que de têtes et de mains coupées, on y exposa les malheureux restes des suppliciés, et il fut interdit d'y toucher, six mois durant, sous peine de mort<sup>16</sup>.
- 13 Même Bologne la grasse est touchée par la disette. Sa population passe de 90.000 à 70.000 habitants après la famine de 1590<sup>17</sup>, d'où, comme toujours dans ces cas, émigration des uns, passage au banditisme des autres ou hypertrophie des masses de mendiants qui encombre les villes (l'été 1629, le nombre des mendiants de Milan triple).
- 14 Pise, elle, véritablement dévastée par la malaria, n'a plus que 12.000 habitants en 1685 (elle en avait 15.000 peu avant)<sup>18</sup>. Devenue terre insalubre, elle est désertée et tombe en friches. Pour tenter de repeupler ces régions, les grands ducs offrent des conditions exceptionnelles à tous ceux, assassins compris, qui voudraient s'y installer. Il n'est de même pour l'Agro romano que les Papes souhaitent repeupler, même avec des bandits notoires recherchés par toutes les polices, à qui ils offraient le droit d'asile et l'impunité de leurs crimes à la condition qu'ils acceptent de s'y installer (en période de disette, ils devaient apporter avec eux une certaine quantité de blé).
- 15 Les régions de la Tyrrhénienne, entre autre la Campanie, dévastées par les buffles, sont également infestées par la malaria :

I bufali hanno posto sossopra tutto il territorio, scalate le ripe dei fiumi e dei canali, ratte le strade (...) Gli antichi corsi d'acque, non avendo il corso loro, spaziatisi per quel campi, allagate le pianure, impaludano il terreno, sopravvenuto il sole ne è seguito corruzione d'aria »<sup>19</sup>. L'émigration, la diminution des bras provoquent l'abandon des travaux de bonification et favorisent le retour de la malaria.<sup>20</sup>

Une petite commune du Sud, entre Rome et Naples, passe de 3 000 habitants en 1525 à 500 en 1636 : les enfants sont tous malades et meurent en bas âge et le chroniqueur termine en brossant un paysage de cauchemar qui situe bien le cadre de notre étude :

Le campagne divenute tutte inculte, putrefatte dalle acque di che stanno la maggior parte coverta, invece di frutti e frumento, non producono altro che rane, rospi e serpi.

- 16 La campagne de Rome ne vaut guère mieux. C'est un Français, cette fois, qui nous la décrit :

Les champs sont peu cultivés ; on n'y voit presque point de villages. Les villes ne sont presque habitées que de paysans ; dans certains lieux, comme à Terracine, les

plus robustes même sont de la catégorie de Jonas : il n'est pas jusqu'aux cheveux pendants des personnes de l'autre sexe qui, par le changement de couleur, donnent l'idée de la mort à ceux qui ont le cœur de les regarder (...) Capoue est tellement la faim et la misère qu'elle ne se ressent presque plus de son bon terroir.<sup>21</sup>

- 17 Les épidémies de peste jalonnent les 150 années que nous avons à considérer. Nous parlerons peu de celle de Milan, suffisamment évoquée par Manzoni, mais on sait moins que celle de Florence, en 1630 également, fit 6921 victimes en quatre mois<sup>22</sup>. Celle de Naples, en 1656, si l'on en croit les documents compulsés par F. Nicolini, 200 000 morts en 20 jours (10 000 par jour !), à tel point que la population serait tombée à 160 000 habitants, c'est-à-dire que ce fut certainement la plus dévastatrice qu'on ait connue jusque là<sup>23</sup>.

- 18 L'habitat présente des conditions déplorable. Montaigne s'étonne qu'à Florence, même dans les maisons bourgeoises, il n'y ait pas de vitres aux fenêtres. Il n'y en a pas davantage un siècle plus tard à Milan ou à Florence, comme le constate Burnet :

Les fenêtres n'y sont point vitrées, de sorte qu'à moins d'y être exposé à l'air, il faut vous résoudre à y être enfermé comme dans un donjon ou dans un cachot (...). C'est là le défaut de toutes les petites villes d'Italie qui sont trop pauvres pour pouvoir (...) vitrer leurs maisons soit par la dureté du gouvernement, soit par l'artifice des prêtres qui glanent jusqu'à l'excès si peu qu'il reste de la moisson du Prince pour enrichir les églises et les couvents. Le peuple est ici dans une si grande pauvreté qu'il n'y a qu'à voir les églises, il n'y a personne qui ne les crût fort riches, car vous ne sauriez croire combien ces églises sont magnifiques qu'on n'imaginerait jamais d'où tant de biens pouvaient leur être venus, si on ne sçavoit qu'il est un Purgatoire qui a un fonds inépuisable »<sup>24</sup>. Le manque d'hygiène élémentaire contribue aussi à accroître la mortalité et n'épargne même pas les maisons des plus riches : « Il n'y a pas jusques aux maisons des plus riches, qui ne soient ainsi mal faites, leurs lits sont de fil à cause de la vermine que l'humidité y engendre.<sup>25</sup>

- 19 Autre cataclysme à ajouter aux causes de misère et de dépopulation : les éboulements de terrain (« frane »), calamités de la Lucanie que les paysans attribuent encore aujourd'hui à la punition de leurs péchés. D'après un manuscrit Casanatense, quatre-vingts maisons s'écroulèrent à Pisticci en 1555, et en 1668, ce fut le tour de trois maisons restantes, entraînant la mort de centaines de personnes<sup>26</sup>. Quant à la nourriture du peuple des Pouilles, elle se réduit à des racines et à des fruits de lentisque, ou à du pain d'orge, jamais de blé<sup>27</sup>. Dans le Nord, le blé étant entièrement réservé au propriétaire de la terre, le paysan est réduit à ne manger que du maïs, d'où une surabondance de cas de pellagre et de goîtres.

- 20 Une autre cause de paupérisation, c'est le logement obligatoire des soldats (les plaintes à ce sujet envahissent les « cronache ») :

Le città sono ingombre di truppe regie e milizie cittadine e le popolazioni non son al sicuro in città e non possono muovere un passo fuori le mura.

(On avait bien sûr la possibilité d'être exempté de l'obligation de loger des troupes, moyennant paiement !)<sup>28</sup>.

- 21 Pour résumer l'état de détresse physiologique et psychique de la population, nous citerons ces lignes exhaustives de Campanella :

[...] disegua lità grande negli uornini che, sono trappo poveri, il che li fa invidiosi, ladri e assassini. Impero' che li prezzi dei frumenti e vini e olio e carne e vestimenlo s'è cresciuto assai, non negoziandolo gli uomini, onde n'è penuria, ed i danari si spendon tanto che i poveri non ponno bastare a tanto spendere, e servono o rubano o vanno in guerra per povertà e non per amore del re o della religione ; e abbandonano e cambiano spesso le insegne, non curandosi far figli nè rnatrimonio per non poter supplire ai tributi almeno d'esser frati e preti.<sup>29</sup>

L'état ecclésiastique séduisait en effet nombre d'hommes peu scrupuleux, les avantages économiques étant certains : prébendes, taille, commendes de toutes sortes constituaient un revenu facile. La condition ecclésiastique présentait des avantages comme le port d'armes, le bénéfice d'une juridiction spéciale (et en cas de condamnation à mort, la décapitation non publique, au lieu de la pendaison publique réservée au peuple), des exceptions d'impôts, la possibilité de ne pas payer ses dettes. À tel point que de sinistres individus achetaient pour trois ou quatre ducats un « bref » leur permettant de jouir des privilèges de la « *fratanza* » et ainsi de se soustraire à des poursuites judiciaires ; ils avaient aussi le droit de porter le « *talare* », c'est-à-dire soutane, rabat et manteau. À Naples, comme l'écrit le chroniqueur Capecelatro (I, p. 58), c'était seulement une *c. mezza sottana* Jo qui permettait de dissimuler des armes, car ces hommes étaient utilisés pour des vengeance privées. Ils commettaient ainsi les pires méfaits sans être inquiétés, tenaient des maisons de jeu. Quand les autorités épiscopales veulent les poursuivre, ils se disent laïques, quand les tribunaux civils les menacent, ils se réclament de leur qualité de prêtres. On les appelait « prêtres sauvages » et Naples en était infestée en 1591<sup>30</sup>. Autre avantage notoire, les ecclésiastiques pouvaient faire hériter leurs rejetons. Au XVI<sup>e</sup> siècle, il y eut un grand nombre de légitimations d'enfants de prêtres. Cette pratique s'accrut avec les dispositions tridentines qui interdisaient aux enfants non légitimes de succéder à leur père. La légitimation avait lieu devant le Collegium Scriptorum Archivii Romanae Curiae qui siégeait dans le Palais du Vatican. La mère était souvent une « *mulier soluta* ». Par contre, lorsqu'elle était veuve, elle n'était pas nommée. Néanmoins, certains couvents, lorsque disparaissait la protection nobiliaire dont ils jouissaient, connaissaient la famine. Par contre, certains ordres religieux étaient fabuleusement riches (Bohmer évalue à 1 250 000 000 de francs d'avant 1914 la richesse immobilière de la Compagnie de Jésus). Les Dominicains possédaient des églises somptueuses que Burnet décrit abondamment. Il y avait, pour le Clergé, une possibilité énorme d'accroître sans cesse l'étendue de ses possessions par les dons, les legs et les dispositions testamentaires établies in « *limine mortis* » par les fidèles fortunés<sup>31</sup>. De plus, pour protéger grâce à la main forte ces biens immenses, l'Église interdisait leur aliénation (le conflit entre Venise et Paul V qui se termina en 1606 par l'Interdit lancé contre la Sérénissime et l'excommunication du Doge, du Sénat et de Paolo Sarpi, avait pour origine la promulgation de la loi vénitienne interdisant l'aliénation des biens des laïques par l'Église), richesse que Sarpi stigmatisa en ces termes :

[...] li ecclesiastici sono una parte centesima del numero delle persone che possiedono più di un quarto sotto sopra ; nel padovano un terzo ; nel bergamasco più di tre quinti ; e da sette anni in qua li benedettini del bergamasco hanno comprato per più di 100 000 ducati di stabili.<sup>32</sup>

Burnet constatait en 1685 que les couvents de Bologne étaient d'une richesse incroyable. Et dans le Royaume de Naples, l'Église possédait les 4/5<sup>e</sup> de la superficie du territoire, si l'on en croit Giannone<sup>33</sup>, ce que Burnet avait déjà constaté en 1685. L'extension de la propriété ecclésiastique empêche la formation d'une classe moyenne. Après la primauté sur la propriété de la terre du capital mobile qui avait provoqué le recul de la vieille noblesse terrienne au profit de la bourgeoisie commerciale et industrielle qui avait été l'apanage du Haut Moyen Âge et du début de la Renaissance, l'Italie devient un pays conservateur.

- 22 Mais si l'implantation de la classe dirigeante castillane dans la classe dirigeante italienne du Royaume de Naples introduisant une nonchalance, une mentalité anti économique peut apparaître comme un élément négatif, dans l'Italie méridionale, l'Espagne s'efforce



de mater les barons, ce qui eut l'avantage d'abattre l'individualisme politique et de faire disparaître les luttes entre factions<sup>34</sup>. Il se produit une involution de l'économie agraire italienne dans son ensemble. A. Fanfani a bien analysé l'état de l'économie italienne à cette époque : « gli sbocchi si sono chiusi, lo spirito d'intrapresa è venuto meno »<sup>35</sup>. Il se produit en effet dans le Nord et le centre, un phénomène de reféodalisation, c'est-à-dire un glissement des activités commerciales ou industrielles à des formes en majeure partie agricoles. Bulferetti et Sombart<sup>36</sup> l'ont définie « capitalisme féodal » consistant en un investissement de capitaux dans la terre, plus pour placer son argent que pour améliorer la production. Ainsi, on assista à une véritable « course vers la terre » : au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, tous ceux qui disposaient d'un capital, en particulier les employés, les adjudicataires aspirant à devenir nobles, achètent des terres, parce qu'en même temps, ils achètent le droit de se parer du titre de marquis, de comte ou de duc, ce que dénoncera Pietro Colletta au xviii<sup>e</sup> siècle :

I baroni, non più guerrieri nè sostegni... de' loro re, non curanti le opere ammirate di generosa nobiltà, oziosi e prepotenti ne' castelli, si godevano tirannidi sopra vassalli avviliti, e i vicerè avari vendevano feudi, titoli, preminenze ; innalzavano al baronaggio i plebei purchè ricchi, involgevano la dignità feudale. Percio' all'arrivo del re Carlo Borbone, i feudatari prepotenti quanta innanzi per leggi, erano per sè stessi, vili, corrotti, odiati e temuti : non come si temono le grandezze, ma le malvagità.<sup>37</sup>

- 23 La crise de 1619-1622 avait été telle que le commerce et l'industrie ne s'en relèvent pas et le reflux vers la terre est d'autant plus violent, même en Lombardie où il se poursuit intensément pendant tout le xvii<sup>e</sup> siècle (et encore au xviii<sup>e</sup> dans le Lodigiano). Ce phénomène s'accompagne d'une intensification des abus, c'est-à-dire que la vente d'un fief entraîne celle des attributions juridictionnelles (« notaria civile e criminale », nomination du bailli et du greffier)<sup>38</sup>, par conséquent des pressions, vexations, intimidations et violences. La preuve certaine que cette reféodalisation était ressentie très douloureusement par les populations, c'est leur acharnement à y échapper. Le feudataire de fraîche date, souvent un bourgeois enrichi dans les charges publiques ou dans l'exaction des gabelles, s'empressait de rentrer dans ses débours en écrasant ses sujets de redevances diverses.
- 24 Ces investissements étaient parfois improductifs, car les propriétaires ne se préoccupaient guère de faire cultiver leurs terres. Cependant, le cas de la Vénétie, est à mettre à part : des milliers de « champs » y sont mis en culture entre le xv<sup>e</sup> et le xviii<sup>e</sup> siècle. Mais il ne s'agit pas à proprement parler d'investissements de capitaux, car les travaux de bonification sont faits directement par l'État (drainages, digues) soit dans l'intérêt public, soit pour le compte de propriétaires privés. La majeure partie des terres sont améliorées ainsi. Très peu le seront par la seule intervention des féodaux<sup>39</sup>. Par contre ; ils retiraient un certain revenu des innombrables « balzelli » sur les personnes, le bois, les animaux, même les poules, le four (on n'avait pas le droit de cuire son pain chez soi, mais au four féodal moyennant une redevance). C'est pourquoi, beaucoup de paysans n'ayant pas les moyens d'utiliser le four du baron se contentaient de galettes cuites sous la cendre. Et lorsque le seigneur était prisonnier et qu'il s'agissait de le faire libérer, qu'il mariait sa fille ou sa sœur, ou qu'elles prenaient le voile, chaque paysan était astreint à payer une somme de 5 carlins ! À l'arrivée de Joseph Murat dans le Royaume de Naples, Winspeare qui participa aux réformes de Murat dénombra non moins de 1 395 taxes encore en vigueur. En Lombardie, par contre, la culture du riz s'intensifie, car elle peut se faire sur des terres moyennement fertiles et nécessite peu de main-d'œuvre régulière<sup>40</sup>.



- 25 D'immenses étendues de terres se transmettent de père en fils selon le système franc importé par les Normands en Sicile (l'aîné seul hérite de la totalité du fief, les autres fils reçoivent « *vita e milizia* » pour leurs besoins alimentaires, parfois rien). Ils vont alors en ville grossir la masse des aventuriers, des parasites, voire des mendiants ou des brigands, ou embrassent la vie militaire quand ils n'entrent pas dans les ordres (on reconnaît là l'influence du fameux adage espagnol : « *o iglesia, o mar, o Casa real* »). Les filles, elles, sont enfermées dans des couvents contre leur gré (« *monacate per forza* ») afin que leur famille fasse l'économie d'une dot. Elles croupissent leur vie durant entre les murs d'une cellule où l'aiguillon de la chair les entraînent aux pires débordements. Il y avait en 1660 à Florence 29 couvents d'hommes, soit 1 104 frères, contre 63 couvents de femmes, soit 3 631 religieuses<sup>41</sup>. Leur situation dramatique fut évoquée par l'une d'elles, Arcangela Tarabotti, dont le talent polémique est incontestable. Ses pamphlets dénoncent l'égoïsme, la cruauté des parents, la minimisation des qualités intellectuelles de la femme, sa prétendue lubricité responsable de toutes les dépravations masculines ; ils revendiquent l'égalité des peines en matière de délits sexuels et protestent très violemment contre la continence imposée et l'hypocrite exaltation de la virginité.
- 26 C'est au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle qu'on a coutume de situer la plus grande récession économique et sociale. Néanmoins, même à la fin du siècle, la misère est grande encore : Mabillon la constate dans la campagne de Rome. Burnet établit une comparaison avec Venise, qui n'est pas à l'avantage de la Papauté : « La faute en est au Pape qui s'est arrogé le monopole du blé à un prix fort bas. Sous Innocent X, la toute-puissante Donna Olimpia avait établi une imposition sur le blé qui fut reprise par ses successeurs. De plus, il était interdit de vendre du blé aux étrangers : il devait être vendu à la Camera ecclesiastica à la moitié de son prix et celle-ci le revend le double. Les boulangers étaient obligés d'acheter le blé à la Camera et le prix en était fixé par le Pape (dont) la mesure pour vendre est la 5<sup>e</sup> partie plus petite que celle qu'il a pour acheter »<sup>42</sup>. Les stocks de comestibles et les épicerie appartenant aux cardinaux jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle à Rome.
- 27 Quant à la Toscane, sous Ferdinand I<sup>er</sup>, la décadence avait commencé avec la concurrence européenne. Ce dernier avait poussé les marchands florentins à devenir agriculteurs, si bien qu'en 1627, il n'y en a plus un seul à la foire de Lyon. Le monopole du Mont-de-Piété qui prêtait et recevait de l'argent à un taux plus bas que celui des usuriers juifs avait détruit le petit commerce. De plus, le testament de Ferdinand I<sup>er</sup> n'ayant pas été respecté, le trésor se vida très vite à la suite de la vie fastueuse des deux tuteurs de Ferdinand II. Les ecclésiastiques s'immiscent dans le gouvernement (alors que Ferdinand I<sup>er</sup> avait stipulé que seuls les « *zoccolanti* » pourraient être confesseurs des personnes royales). La noblesse reconquiert de nombreux privilèges. La prospérité a disparu, les artisans sont en décadence, le nombre de pauvres à la charge du trésor public s'accroît, la terre devient inféconde, la malaria, la dénutrition et la peste de 1630 font leur œuvre. Le chroniqueur Galluzzi écrit en 1630 :
- Pareva che la morte di Cosimo II fosse stata l'epoca di tutti i disastri... il porto di Livorno si popolava di nazioni straniere per esercitarvi un commercio che i toscani non potevano più intraprendere direttamente.<sup>43</sup>
- Mais dès la mort de Ferdinand I<sup>er</sup>, les signes de décadence apparaissent : les Médicis abandonnent l'exercice des affaires et se transforment en souverains paresseux et hautains.
- 28 On peu partout, en Italie, mais particulièrement à Naples, une véritable manie s'empare de toutes les classes de la société : la fabrication de fausse monnaie. On rogne, on lime

jusque dans les églises, les couvents, les palais, souvent avec l'accord des sbires. L'industrie de l'outillage nécessaire devient très prospère et ce genre de délit est considéré comme parfaitement licite par la morale courante. Les édits, innombrables et draconiens contre les faussaires, se révèlent inopérants. (Il n'est pas inutile de rappeler les peines qu'ils encouraient afin de mettre l'accent sur l'hypocrisie et l'incohérence de la justice : 5 ans de prison pour les nobles, 5 de galères pour les roturiers, confiscation de la moitié des biens des coupables, indulgence pour les dénonciateurs complices et possibilité pour eux de faire libérer autant de bandits qu'ils livreraient de faussaires !). Les conséquences sur le plan économique ? Montée des prix, perturbation du commerce, raréfaction de la monnaie. En ce qui concerne la conception du système judiciaire en vigueur encore au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à notre étude publiée dans les *Études italiennes*<sup>44</sup>.

- 29 La guerre et son cortège de maux se déchaînent sur l'Europe. Dès 1573, les Provinces-Unies donnent du fil à retordre à l'Espagne et, malgré l'assassinat de Guillaume d'Orange, elles poursuivent la guerre jusqu'en 1609. Le fanatisme s'incarne, à cette époque, dans la sinistre figure du Duc d'Albe, général de Charles-Quint et de Philippe II, célèbre pour ses cruautés dans les Pays-Bas et qui n'hésita pas à déclarer qu'il valait mieux conserver par la guerre pour Dieu et pour le Roi un royaume appauvri, ruiné que, sans la guerre, l'avoir tout entier pour le démon et les hérétiques, ce qui reflète bien cet aspect négatif d'un mysticisme qui se veut militant, et fier de posséder le Saint-Office, ce « mur de feu » entre l'Espagne et le monde où prolifèrent « le péché et l'hérésie », pour reprendre les termes de Felipe de Meneses dans *La Lumière de l'âme*. La Guerre de Trente Ans, intermittente mais extrêmement cruelle, cause d'effroyables ravages dans le Brandebourg où la population affamée mange des chiens, des chats et même des cadavres. L'armée espagnole, constituée de vagabonds, mercenaires, gibier de potence sans foi ni loi, réduits à piller pour vivre (les services d'intendance n'existant pas), draine derrière elle des centaines de profiteurs qui véhiculent aussi « à l'arrière » assez de bacilles pour infester toute une ville. Après le traité de Westphalie (1648), la guerre se poursuivra encore onze ans entre l'Espagne et la France. Mais c'est peut-être la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1609-1697) au cours de laquelle Louis XIV fit ravager systématiquement le Palatinat qui suscita le plus d'horreur. Bien que les nouvelles aillent beaucoup moins vite que de nos jours, ces récits n'en colorent pas moins la mentalité des contemporains. Ajoutons à cela les désastres naturels tels que les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, les pillages, les crimes occasionnés par le passage des troupes de soudards, les scandales d'une justice qui n'en avait que le nom, voilà la toile de fond des catastrophes banalement ordinaires de la vie quotidienne d'un homme du Seicento. Vers le milieu du siècle, certains historiens ont cru pouvoir déceler les symptômes d'une « cassure », d'une dissolution de la société. La Guerre de Trente Ans avait commencé l'année de la comète. Or dans la croyance populaire, l'apparition d'une comète est le signe précurseur d'une épouvantable catastrophe. On fit même un rapprochement entre ce phénomène et un passage biblique concernant l'Apocalypse. Ce qui donne la mesure de la frayeur qui s'empara des esprits. Enfin, ce n'est pas un hasard si la Guerre de Trente Ans se termina au moment où commencèrent les révolutions européennes. Les gens étaient persuadés que la fin du monde, annoncée précisément par la comète, allait fondre sur eux. La précarité et le mépris de la vie, l'environnement menaçant, la remise en question pour les uns ou le flou des connaissances pour les autres, tout concourt à engendrer une inquiétude sociale germant, comme l'a dit Morpurgo Tagliabue, sur les ruines des

convictions éthiques de cette société. Cette peur confine parfois à l'angoisse cosmique, à un sentiment de désarroi qui jette des collectivités entières dans le hasardeux refuge de la sorcellerie et du satanisme, pour ne pas parler des crimes de bestialité ou des sacrifices humains. Dieu, Diable et Saints apparaissent comme interchangeables. Si le premier se tait jusqu'à faire douter de son existence, pourquoi le second ne prendrait-il pas sa place ?

45

- 30 Car comment se prémunir contre toutes les formes de violence<sup>46</sup>, les bûchers, les fustigations publiques, les attaques à main armée, les incarcérations arbitraires, les mutilations, les dénonciations, le sadisme de ces autodafés spectaculaires qui confèrent des indulgences aux voyeurs, car c'est bien de cela qu'il s'agit !<sup>47</sup> Comment se diriger dans ce no man's land moral, règne de l'arbitraire, du mensonge, de la douleur (usurpatrice du vêtement abandonné sur la terre par le plaisir (Marino, *Adonis*, VIII, str. 37)<sup>48</sup>, où la liberté individuelle n'existe pas ? L'Église imprégnant toutes les structures, dans son alliance avec la classe nobiliaire détentrice des privilèges, et avec l'Espagne qui cherche à satisfaire l'Église en en faisant sa complice, déploie son action répressive et policière. Confondant deux types de morale radicalement différents, elle s'arroge le droit de châtier tout contrevenant à ses propres lois. Ainsi tout pénitent se doit de dénoncer les hérétiques de sa connaissance avant d'obtenir l'absolution en confession. Les médecins ont l'interdiction de soigner un malade qui s'obstine à refuser trois jours durant les secours de la religion (disposition du 8 mars 1566). Mal parler de la Vierge conduit à la pendaison le malheureux même repentant, la bestialité, la sodomie, le blasphème, l'usure sur le pain, l'adultère (des femmes s'entend !) sont justiciables du bûcher alors que les maris infidèles imposent leur concubine parfois jusque dans le lit conjugal<sup>49</sup>. (Il est évident qu'on tend à sauvegarder l'intégrité de la descendance). Le vol, l'assassinat, les pasquinades mènent au gibet ; les entorses aux jeûnes et abstinences pendant le Carême et autres jours prescrits (un Inquisiteur à Florence, avait l'odorat assez fin pour débusquer les contrevenants rien qu'en humant le fumet qui s'échappait des fenêtres !), le non paiement des taxes par les prostituées à la fustigation publique ; la prison à perpétuité ou l'exil (toujours accompagnés de la confiscation des biens) sanctionnent le blasphème parfois, le vol, le sacrilège ou l'hérésie (nous reviendrons sur ce sujet dans une prochaine étude). Il s'avère difficile d'établir un tableau rigoureux des peines, car elles sont fonction des régions, des juridictions différentes, de l'humeur des juges... ou de leur digestion.
- 31 La religion catholique est une religion totalitaire : elle s'affirme en tant que religion d'État et cette imposition n'admet aucune transgression. Une bulle de Clément VIII renouvelée et amplifiée par Grégoire XV interdit d'aller dans les pays non catholiques. Des étrangers venus à Rome ou à Naples en voyage d'agrément ont été traînés devant les tribunaux de l'Inquisition parce qu'ils professaient une autre religion<sup>50</sup>. Les baptêmes forcés d'enfants juifs pratiqués à l'insu de leurs parents sont attestés à Turin, selon une méthode importée d'Espagne et qu'utilisa Philippe II à l'égard des Morisques (dès 1560, on leur enlevait leurs enfants qu'on jetait de force dans des écoles chrétiennes). Tous les enfants doivent assister au catéchisme (*Dottrina cristiana*) chaque dimanche après-midi. Dans le Piémont, il est interdit d'employer des nourrices ou des domestiques juifs. Ces derniers n'ont pas le droit d'entrer chez les prostituées et on les utilise, à Rome, pendant le Carnaval, dans des spectacles où aucune vexation ne leur est épargnée. Voici la description du Caresme-prenant de 1581 de la plume de Montaigne dans le *Journal de Voyage* :

Le long du Cours, qui est une longue rue de Rome, qui a son nom pour cela, on fait courir à l'envi, tantost quatre ou cinq enfants, tantost des Juifs, tantost des vieillards tout nuds, d'un bout de rue à une autre. (p. 216-217)

- 32 Pour illustrer l'ingérence de l'Église dans la vie privée, son non respect d'une sphère d'action individuelle où chacun ne dépend que de sa propre conscience, les exemples ne manquent pas. Ainsi, l'absolution est refusée à ceux qui travaillent le dimanche et les jours de fête, aux maris séparés de leur femme (il faut parer à la dénatalité), aux pères scandaleux (c'est-à-dire qui prononcent des paroles dissolues), aux mères coquettes qui passent trop de temps au jeu ou à la promenade, aux détenteurs de tableaux lascifs, aux libraires qui vendent des livres perniciose et à ceux qui en possèdent chez eux (ce qui peut mener à la peine capitale). Les prostituées doivent assister à certains offices religieux, ce qui aboutit à remplir les églises d'hommes et à en exclure les femmes dites honnêtes. On pratique une véritable ségrégation à l'égard de certaines catégories de citoyens ; les Juifs sont astreints au port du ruban jaune imposé par Paul IV, ainsi que les prostituées (à moins qu'elles ne paient un impôt pour s'en dispenser !). Les sorcières, les Juifs, les prostituées et les impénitents sont obligatoirement enterrés hors des murs de la ville, dans les fossés qui longent les remparts (à Rome, dans le cimetière déconsacré du Muro Torto, près de la Porta del Popolo).
- 33 Tout est monnayable : les ports d'armes prohibées, les passe-droits aux prostituées (certaines n'exerçaient pas le samedi, en hommage à la Vierge ! et, à Venise, faisaient don au Clergé de leurs gains d'un jour afin de venir en aide aux âmes du Purgatoire), aux soldats, aux prêtres, aux nobles, aux « famigliari » (fonctionnaires de l'Inquisition), la virginité des filles, vendue par les mères elles mêmes, parfois à l'avance, jusqu'à 200 ducats dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'honneur des femmes mariées et celui des maris (qui vendent ou louent leurs épouses à des prélats romains), les esclaves, les enfants. À Venise, Burnet nota en 1685 des cas de polyandrie parmi la noblesse où l'aîné des fils partage sa femme avec ses jeunes frères afin de sauvegarder l'indivision du patrimoine<sup>51</sup>, car c'est le système lombard qui est en vigueur dans le Nord et il provoque l'émiettement des fiefs.
- 34 Ceux qui n'avaient pas les moyens financiers d'échapper à l'Inquisition en éprouvaient une terreur qui pouvait les mener au suicide (ce fut le cas du poète Lorenzo Panciatichi).
- 35 Il y a donc à la fois une répression féroce et une licence effrénée réservée à certaines classes moyennant finance. Il semble bien que la Contre Réforme ait, au départ, voulu sincèrement endiguer cette « lascivia » tant décriée par les moralistes, sentant bien ce que Freud exprimera dans *l'Introduction à la psychanalyse* que la sexualité est une « force explosive, en conflit avec la civilisation »<sup>52</sup>. Aussi promulga-t-elle édits sur édits, veillant à la longueur des manches et à l'épaisseur du tissu des vêtements féminins<sup>53</sup>, instituant des surveillants chargés de repérer dans le tas de linge des lavandières du Tibre les chemises de femmes trop largement échancrées, ou interdisant aux hommes de se baigner dans le Tibre « senza mutande » et aux femmes de se promener en barque à ce moment-là<sup>54</sup>. Si certains interdits font sourire, en voici un qui dénote une défiance à l'égard de ce qui fut peut-être le plus beau fleuron du siècle, nous voulons parler de la musique. En effet, un édit pontifical interdit, en 1686, le chant et la musique aux jeunes filles, ces arts étant trop lascifs.
- 36 Mais après les grandes épidémies et l'hécatombe de la Guerre de Trente Ans, l'Église tout en réitérant sans grande conviction ses interdits sexuels, ferme les yeux, car devant la dépopulation croissante, il lui faut bien veiller à la conservation de la main-d'œuvre ou au

renouvellement de la force de travail. Il suffit de comparer les réglementations des hospices d'enfants abandonnés : dans les pays méditerranéens sous l'influence de Rome, aucune formalité n'est requise des parents. Au contraire, le système nordique refuse l'anonymat et complique un peu les formalités. Notons aussi qu'il est interdit de mettre à mort une femme adultère lorsqu'elle est enceinte. Soumission donc à l'ordre de la procréation, à l'intérieur d'interdictions qui défendent cet ordre, et non respect de la vie comme on pourrait le croire. Il existe néanmoins un courant malthusien, dont nous avons trouvé l'écho sous la plume de Campanella au début de cette étude, qui procède des théories de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle défendues par un Serra ou un Botero. Ce courant, l'Église s'efforce de le combattre.

- 37 Certes, il y a de quoi être amer dans une époque aussi sombre, ce que Campanella a exprimé admirablement :

Stavamo tutti al buio. Altri sopiti  
d'ignoranza nel sonno ; e i sonatori  
pagati raddolcirono il sonno infame.  
Altri vegghianti rapivan gli onori,  
la robba, il sangue, o si facean mariti  
d'ogni sesso e schernian le genti grame<sup>55</sup>.

- 38 Malaise, doute, asphyxie morale, consciences jugulées ou assujetties, crise des valeurs, égoïste repliement sur soi consécutif à la surabondance des difficultés de tout ordre face à ce bloc idéocratique qu'est l'Église, confiscation des consciences et castration massive des sensibilités, cette dernière particulièrement pénible pour une époque où elle s'avère déjà anachronique. Car l'homme se sent, depuis la Réforme, capable de discerner par lui-même ce qui est bien et ce qui est mal. L'optique nouvelle est celle d'un Marino pour qui le plaisir amoureux est le plus intense et le plus certain<sup>56</sup>. Le sensualisme a-t-il besoin de persuader l'homme, cette « machine désirante »<sup>57</sup> que le plaisir est sa fin dernière ? L'ostentation d'une magnificence entièrement parasitaire, qu'il s'agisse de la noblesse ou de l'Église, lasse et déçoit les esprits soucieux de richesse intérieure<sup>58</sup>. Les solutions de rechange ou les compensations ne manqueront pas. C'est ce que nous nous proposons d'analyser dans une prochaine étude.

## NOTES

1. CAMPANELLA, *Poesie giovanili* (XV : Sopra i colori delle vesti, v. I). *Tutte le opere*, a cura di L. Firpo, Milano, 1954.
2. B. MENZINI, *Satira* Ia, v. 20 (Digne de porter la mitre d'infamie).
3. C. RICCI, *Vita barocca*, Milano, 1904.
4. G. C. CROCE, *La girandola dei pazzi*, in *Poesia del Seicento* (Parnaso italiano, vol. II, p. 1168).
5. Paris, 1894, p. 8.
6. Milano, 1832, p. 37.
7. F. CAZZAMINI MUSSI, *Milano durante la dominazione spagnola (1525-1706)*, Milano, 1947, p. 9.
8. E. MASI, *La vita italiana del Seicento*, Milano, 1897, p. 63.

9. De 1511 à 1560, il y eut à Reggio di Calabria une dizaine de razzias turques et barbaresques. Mais la réciprocité était vraie : c'est-à-dire qu'il était courant d'avoir des esclaves, à Florence aussi bien qu'en Sicile. Dès le xvi<sup>e</sup> siècle, les « riveli » (recensements de biens) en Sicile enregistrent au moins un esclave par famille « abbiente ». C'étaient des barbaresques naufragés ou capturés, ou bien des Turcs prisonniers (cf. la fréquence, en Sicile, encore aujourd'hui de noms comme Lo Schiavo, Nigro ou d'Antona).
10. Raconte les événements de six pontificats : *Diario romano (1608-1670)*, a cura di G. Ricciotti, Roma, 1958.
11. Il y eut en effet une augmentation massive des stocks métalliques après la découverte des mines de Zacatecas et surtout de celles d'argent et d'étain de Potosi (1545) et l'application à l'argent du procédé de l'amalgame, vers 1554.
12. À la suite de l'édit de Philippe II (11 septembre 1609), 6.000 Morisques durent s'enfuir à Alger. Un seul en réchappa, une tempête ayant noyé tous les autres. En Provence et à Marseille en particulier, les sardines qui s'étaient repues de leurs chairs furent longtemps appelées « grenadines », du nom de Grenade, la capitale des Maures. Cette intolérance coûta à l'Espagne 5.000.000 de ducats et la ruine de son agriculture.
13. G. BRUNET, *Voyage de Suisse, d'Italie et de quelques endroits d'Allemagne et de France, fait ès années 1685 et 1686*, Rotterdam, 1687, 2<sup>e</sup> partie, lettre III, p. 8.
14. Ms cité par LA MANTIA, *Origine e vicende dell'Inquisizione ill Sicilia*, Torino, 1886, p. 39.
15. CATTANEO, *Notizie naturali e commerciali su la Lombardia*, XXXVIII, Milano, 1844, p. 80.
16. R. VILLARI, *La rivolta antispagnola a Napoli. Le origini (1585-1647)*, Bari, 1967, p. 38 et p. 51-52.
17. G. BURNET, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, lettre III, p. 80. L. VON PASTAR, *Storia dei Papi dalla fine del Medio Evo...*, vol. XI (trad. ital., Roma, 1955, p. 591).
18. « L'herbe croît dans la plupart des rues et dans les places ; (il y a) beaucoup de maisons vides et désertes » (G. BURNET, *op. cit.*, p. 303).
19. B. AMANTE et R. BIANCHI, *Memorie storiche e statuarie di Fondi*, Roma, 1903.
20. BURNET, très judicieusement, fait de la malaria la conséquence et non la cause du dépeuplement « parce que ne trouvant pas assez de monde pour améliorer les terres qui sont aux environs et pour maintenir les fossés nets, il arrive de là que tout est plein d'eaux croupissantes qui infectent l'air, comme cela se voit dans ce beau et vaste pays de la campagne de Rome et, dans tous les autres pays de l'obéissance du Pape, lesquels ne sont point dépeuplés pour d'autre cause que la sévérité du gouvernement, c'est-à-dire pour des taxes fortes et des confiscations fréquentes que quelques Papes ont accordées à leurs neveux ». Il constate qu'en 80 ans la décadence a frappé à tel point Ferrare que la population est tombée de 100.000 à 15.000 habitants (*op. cit.* 2<sup>e</sup> partie ; lettre III, p. 78-79). Déjà MONTAIGNE (*Journal de voyage...*, p. 425) dénonçait l'incurie administrative : « Riscontrai in un loco dei Stato di Lucca un instrumenta il quale è mezzo ruinato per la trascuraggine de di detti Signori : e fa questo difetto gran danno alle campagne d'intorno. Questo instrumenta era fatto per il servizio d'assecar le terre in queste paludi, e renderle fertili ».
21. *Correspondance* de Mabillon et Montfaucon, lettre d'octobre 1685, I, éd. 1846, p. 152.
22. R. GALLUZZI, *Istoria del granducato di Toscana sotto il governo della Casa Medici* (liv. 6, tomo III), 1781. Elle provoqua un différend entre Urbain VIII et la Commune de Florence, les moines refusant de se soumettre aux lois exceptionnelles (prêts de locaux, « purghe » des couvents, contribution financière). Rome obligea les autorités laïques à restituer les sommes reçues des moines, sous peine d'excommunication. Une autre conséquence est plus souriante et contribue à rétablir l'équilibre démographique ébranlé par la peste, c'est celle qui interdit à quiconque de sortir de chez soi, l'épidémie passée, afin de donner la preuve de sa bonne santé ; conséquence de l'ennui, il y eut une surabondance de femmes enceintes (cod. Magliabechiano 669).

23. F. Nicolini, *Peste e untori nei Promessi Sposi e nella realtà storica*, Bad, 1929 ; Id., *Processo d'un carnefice*, Napoli, 1950, p. 45. La forte mortalité s'expliquerait par le refus, de la part des autorités, d'avouer, dès les premiers décès, la gravité extrême du mal (on emprisonnait ceux qui parlaient de peste, même les médecins qui avaient l'ordre de ne pas alarmer la population). On groupait aussi les mendiants en un seul point (à Milan, lors de la peste de 1629, les sbires touchaient 10 sols par mendiant amené au Lazaret ; sous prétexte de libérer la ville de ces porteurs de microbes, on en concentra ainsi 10.000). (TADINO, *Ragguagli dell'origine o giornali successi della grande peste*, Milano, 1648).
24. BURNET, *op. cit.*, lettre II, p. 230-231.
25. *Ibid.*, lett III, p. 57.
26. Gabriele PEPE, *Pane e terra nel Sud*, 1954.
27. Cité par Lodovico PEPE, *Storia di Ostuni dal 1463 al 1639*, 1894.
28. *Ibid.*
29. T. CAMPANELLA, *Opere scelte*, a cura di A. D'Ancona, p. LXXV.
30. Nunz. Nap., vol. XVI, c. 288.
31. Burnet voit dans le Royaume de Naples des gens en « habits déchirés ». « Il est vrai que les grands biens que possèdent les gens d'Église et qui sont comme bien morts, contribuent beaucoup à les rendre misérables ». En effet, les 4/5 sont à l'Église. « Tout l'argent est tiré du commerce et est comme mort au monde. Les Jésuites sont ici gros marchands, leur cave à vin (...) tient environ mille pièces (...) ; ils le vendent en gros, et non avec le scandale avec lequel les Minimes vendent le leur qu'ils débitent en détail (...) sur la grande place (...) ; ils en vendent beaucoup parce qu'ils ne payent point de droit (...). Les couvents ont un privilège tout particulier à Naples ; car ils peuvent acheter toutes les maisons qui les touchent à droite et à gauche, jusques à la première rue qui les borne ; de sorte que, comme il n'y a guère de rues à Naples où il n'y ait quelque couvent, ils sont maîtres d'acheter toute la ville » (*op. cit.*, 2<sup>e</sup> part., lettre IV, p. 118-122).
32. P. SARPI, *Scrittura sopra l'esonazione delle persone ecclesiastiche*, in *Opere*, ed. Busnelli-Gambarin, Bari, 1938, II, p. 130-138.
33. P. GIANNONE, *Istoria civile del Regno di Napoli*, 1753.
34. B. CROCE, in *la Critica*, 1928.
35. A. FANFANI, *Storia del lavoro in Italia dalla fine del XV agli inizi del XVIII<sup>e</sup> s.*, Milano, 1959, p. 33-49.
36. SOMBART, *La campagna romana*, Torino, 1891, p. 82.
37. *Storia del Reame di Napoli, dal 1734 al 1825*, Milano, 1848, p. 30.
38. B. CAIZZI, *Storia di Milano*, 1957, vol. X, p. 340-341.
39. Elsa CAMPOS, *I consorzi di bonifica nella Regione del Veneto*, Padova 1937, p. 35-38.
40. S. PUGLIESE, *Condizioni economiche e finanziarie della Lombardia nella la metà del secolo XVIII*, Torino, 1924, p. 34.
41. Filza STROZZIANA, ms 24.
42. BURNET, *op. cit.*, p. 205-290.
43. GALLUZZI, *op. cit.*, liv. VI, t. III.
44. G. DUVAL-WIRTH, *La mise en accusation de la justice dans la littérature du XVII<sup>e</sup> s. italien*, in *Études italiennes*, n° 1, janv.-mars 1970, nouv. ser. t. XVI, p. 5-48.
45. C'est l'interprétation qu'on trouve dans *La Sorcière* de Michelet. LA MANTIA (*op. cit.*, p. 64) évoque la mésaventure de ce notaire sicilien qui dut faire publiquement amende honorable le 9 nov. 1563 pour avoir dit dans la colère : « Lo Santo diavolo chi ajuterà, che dio non po (...) non basta ».
46. Si l'on pense que la place d'honneur à table était celle d'où on voyait qui entrait dans la pièce, et la plus éloignée de la porte, on comprendra à quel point la sécurité était relative !
47. Le poète Busenello raconte qu'à Venise, on s'amusait, pendant le Carnaval, à donner la fessée aux femmes qui venaient danser.



48. Le poète Ciro di Pers souhaite à son enfant d'être totalement dépourvu de sensibilité (B. CROCE, *Lirici marinisti*, Bari, 1910, CCCLXIV.V De Filicaia a parfois la velléité de tuer les sens pour leur éviter d'autres souffrances (cf. B. MORSOLIN, *Il Seicento*, Milano, 1880, p. 524).
49. T. BOCCALINI, *Ragguagli di Parnaso*, Bari, 1910, vol. I, ragg. LXX.
50. L. AMABILE, *Il Santo Officio della Inquisizione in Napoli*, 1892, II, p. 9.
51. BURNET, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, lettre III, p. 53-54.
52. PAYOT, 1970, p. 390.
53. Édit pontifical du 30 nov. 1683.
54. Édit du gouverneur Mons. Ferrante Taverna (Arch. vatic. arm. IV).
55. *Orazioni tre in salmodica metafisicale congiunte insieme*, canz. I, madrigale 4, vv. 1-6, *op. cit.*
56. *Adonis*, II, IV, VI, VII, VIII.
57. L'expression est de DELEUZE et GUATTARI dans *L'Anti-Œdipe*, Ed. de Minuit, 1972.
58. La peur du vide (de l'espace et du temps) engendre la fête de Cour (cf. la réflexion désabusée de Charles II, dernier des Habsbourg d'Espagne devant la nouvelle fontaine de Diane du jardin de la Granja : « Elle m'a coûté trois millions et ne m'a amusé que trois minutes ». Un moine du Mont Cassin déplore, sous le pontificat d'Urbain VIII, que les Grands négligent l'éducation de leurs enfants pour emplir leurs écuries de chevaux (Alc. opusc. del. P.D.B. Castelli da Brescia ... Bologna, 1669, p. 48-49).
- 

AUTEUR

GENEVIÈVE DUVAL-WIRTH

Paris - Sorbonne